

ANNA LEDWINA

Uniwersytet Opolski

La vieillesse et ses enjeux vs la vocation de mémorialiste chez Simone de Beauvoir*

Starzenie się i jego wyzwania vs powołanie we wspomnieniach Simone de Beauvoir

LA VIEILLESSE ET SES ENJEUX DANS LES MÉMOIRES

Les questions au sujet de la vieillesse et de la mort – liées à celle sur le sens de la vie – sont perçues comme universelles. En parcourant l’histoire de la littérature, on voit que les écrivains ont donné une image tantôt positive, tantôt négative de la vieillesse. Ils ont souvent exprimé cette nostalgie, que nous éprouvons tous à cause du temps qui passe. Le chemin de la vie s’achève irréversiblement par la vieillesse. Les « vieux », les « vieillards », qu’on appelle plutôt, par souci de bienséance des « personnes âgées » ou des « aînés », ont atteint l’âge – le troisième, puis le quatrième – « de la sagesse » : la fin de la vie « active » signifie l’atteinte de la maturité ; vieillir, c’est se trouver dans la « force de l’âge », pour reprendre le terme qui est le titre de l’un des ouvrages beauvoiriens. Si les images utilisées dans le langage courant tendent à dépeindre la vieillesse comme une période bienheureuse, il demeure qu’elle est associée souvent aux idées de solitude, d’affaiblissement, de décrépitude. Qu’on l’assume ou qu’on l’évite, le vieillissement touche tous ceux qui survivent à l’âge adulte. En prenant en considération cette réalité à la fois individuelle et sociale, il apparaît intéressant de voir comment l’accession à la vieillesse est figurée dans la littérature.

* Le présent article constitue une version nouvelle et approfondie de certaines analyses et conclusions comprises dans mon texte *Menaces de la vieillesse chez Simone de Beauvoir*, publié dans le volume *Visages de la vieillesse dans les littératures française et francophone* sous la rédaction de Czesław Grzesiak, par Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej à Lublin en 2012 (pp. 191–200).

Dans le corpus de l'écriture autobiographique féminine du XIX^e au XXI^e siècle, on observe une convergence particulière d'aspects anthropologiques, de traditions littéraires et de témoignages individuels. Les femmes qui écrivent sur leur propre vie se trouvent dans une situation de double décalage par rapport à la tradition littéraire. D'une part, la méfiance portée à la production artistique féminine jette le doute sur la sincérité de la femme autobiographe. D'autre part, il existe jusqu'au XX^e siècle un discours social et culturel qui condamne la femme vieillissante et qui se focalise presque exclusivement sur la perte de sa beauté physique et de sa fertilité. Or les spécificités de production et de publication de l'écriture féminine, en particulier de l'écriture autobiographique¹, ont une influence indéniable sur les stratégies textuelles. Par le truchement du philosophe, de l'historien ou du spécialiste de la littérature, et quels que soient la période et le pays où fermente la pensée sur la vieillesse et sur la mort, on en arrive au même constat : chacun combat une présence absente et, en voulant la dévoiler, n'a de cesse que de l'occulter. Telle est l'obsession constante de l'humanité, l'inéluctable aporie à laquelle sont confrontés les écrivains.

L'étude de l'âge et de la créativité, c'est-à-dire de l'évolution de l'oeuvre d'un écrivain au cours de sa vie, est une catégorie importante qui reste aujourd'hui presque absente du discours critique². Ce genre d'analyse est particulièrement révélateur dans le cas de Simone de Beauvoir. La critique a surtout insisté sur le retour dans sa maturité à l'enfance, mais les effets du vieillissement ont aussi marqué son oeuvre de manière distinctive. Notre article se donne pour objectif d'étudier la vieillesse dans les textes beauvoiriens, dans lesquels se manifeste une dimension identitaire, comme une réponse à l'atteinte du temps, un moyen de communiquer avec les lecteurs, permettant à l'aide des « mots universels, éternels »³ de « sauver son expérience »⁴, son indépendance.

Le rapport qu'entretient Simone de Beauvoir avec sa propre vieillesse apparaît dans plusieurs de ses ouvrages⁵. Dans ses *Cahiers de jeunesse*, l'auteure

¹ Cf. *Vieillir féminin et écriture autobiographique*, Études rassemblées par Annette Keilhauer, Maison des Sciences de l'Homme de Clermont-Ferrand, Clermont-Ferrand 2008.

² B. Ladimer, *L'Étoile Vesper et Le Fanal bleu*, oeuvres de la vieillesse féminine, [in:] *Colloque de Saint-Sauveur-en-Puisaye*, 1997 : *Colette 1935–1954* : „Cahiers Colette” 1997, n° 19, p. 123.

³ S. de Beauvoir, *La Force des choses*, Gallimard, Paris 1963, p. 679. Les citations suivantes de cette édition signées dans le texte (FC, numéro de la page).

⁴ *Eadem*, *La Force de l'âge*, Gallimard, Paris 1960, p. 64. Les citations suivantes de cette édition signées dans le texte (FA, numéro de la page).

⁵ Il semble intéressant aussi de noter que Beauvoir a développé la thématique de la vieillesse dans d'autres livres comme *Tous les hommes sont mortels* (1946), *Les bouches inutiles* (1945) et *La Femme rompue* (1968). Dans la dernière oeuvre l'auteure s'efface derrière la subjectivité mystifiée des femmes en crise, confrontées aux difficultés de la maturité : vieillissement, solitude, abandon conjugal.

avoue qu'elle s'était sentie vieille pour la première fois « À douze, treize ans... »⁶. Elle ressent les craintes liées à la vieillesse à la moitié de sa vie : « À quarante ans, un jour, j'ai pensé : 'Au fond du miroir la vieillesse guette ; et c'est fatal, elle m'aura' » (FC, p. 504). La réflexion beauvoirienne montre une femme qui depuis des années se sent « installée dans la vieillesse », bien que son état de santé ne laisse rien à désirer⁷. Ayant du mal à accepter sa vieillesse, l'auteure exprime ouvertement ses sentiments au sujet de son âge et de l'irréversibilité de l'écoulement du temps dans ses textes autobiographiques. D'ailleurs, il semble remarquable que les volumes suivants portent des titres qui renvoient aux trois étapes essentielles de sa vie : à sa jeunesse – *Mémoires d'une jeune fille rangée* (1958) ; à l'âge de la maturité – *La Force de l'âge* (1960) ; et au moment où elle a commencé à subir les événements de son destin – *La Force des choses* (1963)⁸. Dans *Tout compte fait* (1972), l'essayiste se pose des questions sur sa vie et sur la façon dont elle fait face à sa propre vieillesse (TCF, p. 11–61).

L'écriture de ses mémoires permet à Beauvoir de créer une version de sa vie qui lui convient, et qu'elle peut dominer entièrement, de s'ouvrir sur l'avenir, en satisfaisant sa volonté de maîtriser la réalité parce que « Par la littérature, on justifie le monde en le créant à neuf, dans la pureté de l'imaginaire, et du même coup, on sauve sa propre existence » (FA, p. 64). Par sa volonté de donner du sens à chaque instant de sa vie et de ne devoir ses réussites qu'à elle-même, Beauvoir n'avait qu'un seul désir : être sa propre origine et construire son avenir. L'essayiste prend le lecteur comme témoin, et lui raconte tout sur sa vie privée comme sur sa vie publique. Il n'y a aucun tabou dans ses mémoires, d'une ampleur gigantesque, à tel point que le lecteur a souvent l'impression d'être un voyeur. L'accumulation de détails sur la vie quotidienne la rend proche de toutes les femmes qui se sont identifiées à l'auteure, en se reconnaissant dans ses mémoires inclassables. L'écriture de ces dernières était un projet depuis longtemps caressé par Beauvoir. Une tendance très forte au « mysticisme », une volonté de se poser comme un absolu la rattachent à la grande tradition mémorialiste, et donnent une originalité à son écriture du moi. L'auteure du *Deuxième Sexe* (1949) se révèle une femme éprise d'écriture et d'existence, selon qui « [...] reprenant à son compte la révolte de Descartes contre le malin génie, l'orgueil du roseau pensant face à l'univers qui l'écrase, elle affirme que malgré ses limites, à travers elles, il appartient à chacun de réaliser son existence comme un absolu »⁹.

⁶ S. de Beauvoir, *Cahiers de Jeunesse*, texte établi, édité et présenté par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Gallimard, Paris 2008, p. 23.

⁷ *Eadem*, *Tout compte fait*, Gallimard, Paris 1972, p. 47. Les citations suivantes de cette édition signées dans le texte (TCF, numéro de la page).

⁸ Cf. K. Tinat, « Beauvoir face à sa vieillesse », *Les Temps Modernes* n° 661 : « De Gaulle, la France et la littérature », Gallimard, Paris 2010.

⁹ S. de Beauvoir, *Pour une morale de l'ambiguïté*, Gallimard, Paris 1947, p. 229.

En se plongeant dans son passé, Simone de Beauvoir peut espérer échapper à ce présent qui l'étouffe, elle retrouve alors la France qu'elle aimait pendant son adolescence et sa jeunesse. De plus, elle se justifie aux yeux de ses contemporains, elle s'explique ainsi dans *La Force des choses* :

« Je n'ai jamais passé à la télévision, jamais parlé de moi à la radio, presque jamais donné d'interview. J'ai dit pour quelle raison j'ai accepté le Goncourt mais que même alors je m'étais refusé à toute exhibition. Je ne voulais pas devoir mes réussites à des interventions extérieures mais à mon seul travail. Et je savais que plus la presse parlait de moi, plus je serais défigurée : J'ai écrit ces mémoires en grande partie pour rétablir la vérité et beaucoup de lecteurs m'ont dit qu'ils avaient auparavant sur moi les idées les plus fausses » (FC, t. II, p. 496).

La vieillesse constitue la dernière étape de la vie qui risque de devenir « une lamentable tragédie »¹⁰. L'auteure en décrit impitoyablement les impasses, surtout dans son essai *Le Deuxième Sexe* où elle présente son point de vue à propos de cette période de la vie, en affirmant qu'« avant la définitive mutilation » (DS, t. II, p. 457), la hantise du vieillissement obsède la femme qui sent diminuer son pouvoir érotique et sa force séductrice sur l'homme. La plus touchée ici sera la femme dévouée qui, confrontée brutalement à une nouvelle situation, désespérée par le triste bilan de sa vie, tente de se lancer dans de nouvelles activités, en cherchant en réalité « une manière de s'occuper » (DS, t. II, p. 472). Celles-ci s'avèrent de vaines agitations, résultant d'une crise que l'écrivaine dénonce avec toutes ses dérives psychologiques et la circularité de la vie de la femme. Après avoir vécu la crise, la femme âgée se voit obligée d'accepter sa situation dans la société où il lui manque d'authentiques raisons de vivre. Déchargée de ses obligations maternelles, affranchie des soucis conjugaux, il lui est donné de jouir de sa propre liberté qui finalement paraît inutile face à ses attentes et à ses efforts de vivre pour ses proches. Elle n'arrive à être utile ni à ses enfants, qui n'ont plus besoin de son aide ou de son autorité, ni à ses petits-enfants, du fait des sentiments ambivalents qu'elle éprouve envers ceux-ci¹¹. Il est possible d'éviter ce sombre avenir en se libérant de la condition féminine traditionnelle.

L'épreuve du vieillissement était, selon Beauvoir, plus cruelle que la vieillesse elle-même. Dans *Tout compte fait*, Beauvoir avoue : « Je n'ai plus impression de me diriger vers un but mais seulement de glisser inéluctablement vers ma tombe. Alors il ne m'est plus nécessaire de prendre pour fil conducteur le déroulement du temps » (TCF, p. 10). Il lui fallait s'adapter à la réalité d'autrefois, elle devait renoncer à certaines joies pour toujours. Cependant, il y en avait d'autres telles

¹⁰ *Eadem*, *Le Deuxième Sexe*, Gallimard, t. 2, Paris 1949, p. 471. Voir le chapitre de « De la maturité à la vieillesse ». Les citations suivantes de cette édition signées dans le texte (DS, numéro de la page).

¹¹ É. Lecarme-Tabone, *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir*, Gallimard, coll. « Fo-lio », Paris 2008, p. 129–130.

que la lecture, l'amour de la nature, l'amitié. La rencontre avec Sylvie le Bon, sa future fille adoptive, fait naître l'idée d'écrire un traité sur la vieillesse, lié à ses préoccupations : « Si je me suis décidée, c'est que j'éprouve le besoin de connaître dans sa généralité la condition qui est la mienne. Femme, j'ai voulu élucider ce qu'est la condition féminine ; aux approches de la vieillesse, j'ai eu envie de savoir comment se définit la condition des vieillards » (TCF, p. 183).

On se souvient que Beauvoir aspirait à montrer ce qu'elle serait, en considérant chaque changement comme définitif. La possibilité d'évoluer lui semble étonnante, être une façon de nier que le temps passe. L'auteure déclare : « J'aime me construire moi-même, me projeter à partir de quelque chose de stable »¹². Il paraît que pour cette raison elle ait vécu difficilement la « crise de la vieillesse ». L'écrivaine ne réussit pas à se réconcilier avec l'image que les autres se font d'elle, celle d'une écrivaine qui se trouve à la fin de sa vie et qui a déjà écrit ses ouvrages les plus importants, qui devrait faire preuve de sérénité. Dans l'optique beauvoirienne, l'image de soi était un certain rapport à l'avenir, mais en vieillissant, l'essayiste privilégie le temps passé, même si « On ne récupère jamais vraiment le passé : une fois des livres écrits, il vous demeure aussi étranger qu'auparavant. Toutefois, enfin c'est quand même plus ou moins récupéré sous la forme – en tout cas – de langage imprimé dans des livres »¹³.

Avec l'âge, Beauvoir a renoncé à l'idée de salut, son comportement a changé : elle est devenue compréhensive : « [...] ce qui compte avant tout dans ma vie, c'est que le temps coule ; je vieillis, le monde change, mon rapport avec lui varie ; montrer les transformations, les mûrissements, les irréversibles dégradations des autres et de moi-même, rien ne m'importe davantage. Cela m'oblige à suivre docilement le fil des années » (FC, p. 375–376). L'écrivaine revient sur les années racontées en les figeant dans le sens qu'elle leur donne désormais rétrospectivement et complète son récit par l'évocation de la période qui vient de s'écouler.

La lecture de textes beauvoiriens prouve que l'auteure avait du mal à supporter la vieillesse et cette étape de la vie lui paraissait difficilement acceptable : « Parce que je n'estime pas du tout que l'existentialisme ou la laïcité obligent à regarder la mort avec sérénité. On peut bien considérer la vieillesse et la mort comme un scandale sans sous-entendre que Dieu existe et qu'il faut être croyant. Voilà : il faut vieillir et mourir, mais ça ne fait pas une entreprise »¹⁴. C'est l'entreprise d'écrire qui permettait de vivre pleinement sa vie, elle était réelle, en offrant la possibilité d'inventer quelque chose de nouveau¹⁵. Cette « avidité » de créer

¹² S. de Beauvoir, cit. d'après Francis Jeanson, « Entretiens avec Simone de Beauvoir », [in :] *Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre*, Seuil, Paris 1966, p. 289.

¹³ *Ibidem*, p. 281.

¹⁴ *Ibidem*, p. 293.

¹⁵ A.-M. Lasocki, *Simone de Beauvoir ou l'entreprise d'écrire. Essai de commentaire par les textes*, Martinus Nijhoff, La Haye 1971, p. 189.

reste une constante de *modus operandi* de Beauvoir : « Je ne sais plus très bien, d'ailleurs, pourquoi j'éprouve cette envie ; mais je SAIS que je l'éprouve encore, et c'est ce qui fait que la vie peut tout de même, en un sens, demeurer pour moi une entreprise : dans la mesure où elle comporte celle d'écrire »¹⁶. De cette manière, l'écrivaine atteint à l'absolu, en voulant sauver son expérience, à l'instar de Marcel Proust : « L'indifférence, [...] de la décrépitude ne me permettrait plus de saisir ce que je souhaite capter ; ce moment où, à l'orée d'un passé encore brûlant, le déclin commence... J'ai voulu m'y jeter, *vivre encore*, et m'y mettre en question avant que toutes les questions se soient éteintes. Peut-être est-il trop tôt ; mais *demain* il sera sûrement trop tard » (FC, p. 7).

Face au vieillissement, la mémorialiste se voit obligée d'assumer par la littérature ce qui la déchire : « Je désire de plus en plus écrire sur la vieillesse » (FC, p. 458), confesse-t-elle quand elle remarque que son corps ne semble plus invulnérable¹⁷, tandis que des aventures amoureuses (avec Nelson Algren et Claude Lanzmann) lui ont apporté un renouveau de jeunesse.

Par rapport à cet état de choses, seule l'écriture a pu s'avérer une compensation : « L'écrivain à tout de même la chance d'échapper à la pétrification dans les instants où il écrit. À chaque nouveau livre, je débute. Je doute, je me décourage, le travail des années passées est aboli, mes brouillons sont si informes qu'il me semble impossible de poursuivre l'entreprise : jusqu'au moment – insaisissable – où il est devenu impossible de ne pas l'achever.

Toute page, toute phrase exige une invention fraîche, une décision sans précédent. La création est aventure, elle est JEUNESSE ET LIBERTÉ » (FC, p. 684).

Les altérations dues au vieillissement sont notées négativement par Beauvoir qui se désole devant son image : « Souvent je m'arrête, éberluée, devant cette chose qui me sert de visage. Il me semblait que je me souciais peu de mon apparence. [...] tant que j'ai pu regarder ma figure sans déplaisir, je l'oubliais, elle allait de soi. Rien ne va plus. Je déteste mon image : au-dessus des yeux, la casquette, les poches en dessous, la face trop pleine, et cet air de tristesse autour de la bouche que donnent les rides. Peut-être les gens qui me croisent voient-ils simplement une quinquagénaire qui n'est ni bien ni mal, elle a l'âge qu'elle a. Mais moi je vois une tête où une vérole s'est mise dont je ne guérirai pas » (FC, p. 505–506).

L'auteure n'a jamais caché dans ses écrits son épouvante de la vieillesse et des corps affaiblis, malades qui se décomposent. Dans *Une mort très douce* (1964), elle note : « Ce corps, réduit soudain par cette démission à n'être qu'un corps, ne diffèrait plus guère d'une dépouille : pauvre carcasse sans défense, palpée, manipulée par des mains professionnelles, où la vie ne semblait se prolonger que par

¹⁶ S. de Beauvoir, cit. d'après Jeanson, *op. cit.*, p. 292.

¹⁷ A.-M. Lasocki, *op. cit.*, p. 124.

une inertie stupide »¹⁸. Beauvoir ressentait l'horreur de vieillir et de mourir, avait peur non pas du changement de son visage ou de la diminution de ses forces, mais « à cause du goût (de néant) qui allait s'épaissir et qui pourrirait chaque instant, à cause de cette barre noire qui se rapprocherait, inexorablement » (FA, p. 185). La vieillesse qui approchait la stupéfiait :

« À tous les tournants, la vérité me saute dessus et je comprends mal par quelle ruse c'est du dehors qu'elle m'atteint alors qu'elle m'habite. La vieillesse : de loin, on la prend pour une institution ; mais ce sont des gens jeunes qui soudain se sentent vieux. Un jour je me suis dit : 'J'ai quarante ans !' Quand je me suis réveillée de cet étonnement, j'en avais cinquante... C'est le cauchemar d'avoir plus de cinquante ans qui est vrai. Comment ce qui n'a ni forme ni substance, le temps, peut-il m'écraser d'un poids si lourd que je cesse de respirer ? Comment ce qui n'existe pas, l'avenir, peut-il si implacablement se calculer ? » (FA, p. 681).

Vieillir, c'est moins se détériorer physiquement que « se définir et se réduire » soi-même. Après avoir triomphé de tous les déterminismes artificiels, Beauvoir n'a pas pu empêcher le vieillissement, éviter la souffrance de vieillir, ni la fatalité du destin, en regrettant ses années de la jeunesse et de la maturité : « L'un après l'autre ils sont grignotés, ils craquent, ils vont craquer, les liens qui me retenaient à la terre...

Le moment est arrivé de dire : jamais plus. Ce n'est pas moi qui me détache de mes bonheurs, ce sont eux qui se détachent de moi... C'est étrange de n'être plus un corps ; il y a des moments où cette bizarrerie, par son caractère définitif, me glace le sang. Ce qui me navre, bien plus que ces privations, c'est de ne plus rencontrer en moi de désirs neufs ; ils se flétrissent avant de naître dans ce temps raréfié qui est désormais le mien.

Jadis les jours glissaient sans hâte ; j'allais plus vite qu'eux, mes projets m'emportaient. Maintenant, les heures trop courtes me mènent à bride abattue vers ma tombe. J'évite de penser : dans dix ans, dans un an. Les souvenirs s'exténuent, les mythes s'écaillent, les projets avortent dans l'oeuf ; je suis là et les choses sont là. Si ce silence doit durer, qu'il semble long, mon bref avenir » (FA, p. 685).

La vieillesse signifie le changement, l'état de perte, éprouvé déjà auparavant : « Le monde a changé : il s'est rapetissé et amenuisé... Le pittoresque est mort, les fous ne me semblent plus sacrés, les foules ne m'enivrent plus... La réalité m'intéresse encore, mais elle ne me foudroie plus... » (FC, p. 682). Le projet beauvoirien consiste à sauver son expérience, d'autant plus quelle est menacée par l'âge, dans les mots car « le privilège de la littérature [est que] Les images se déforment, elles pâlisent. [mais] Les mots, on les emporte avec soi »¹⁹.

¹⁸ S. de Beauvoir, *Une mort très douce*, Gallimard, Paris 1964, p. 27. Les citations suivantes de cette édition signées dans le texte (MTD, numéro de la page).

¹⁹ *Eadem*, *Âge de discrétion*, Gallimard, Paris 1968, p. 80.

Les réponses à des questions très personnelles posées par Alice Schwarzer, journaliste, chef de file des féministes allemandes et amie proche, montrent Beauvoir en tant qu'intellectuelle et femme qui aime, travaille, se voit vieillir et en souffre. Des années plus tard, la plupart des revendications et des constatations sur la place de la femme dans la société, la solitude de la vieillesse ou encore la recherche d'un équilibre en amour sont toujours d'une actualité frappante²⁰. En vieillissant, l'auteure écrit autrement, et son rapport avec le processus de l'écriture évolue profondément. Le style de sa vieillesse atteint son point culminant dans des oeuvres comme *Une mort très douce*, *La Vieillesse* (1970), *La Cérémonie des adieux* (1981).

RÉCITS SUR LE VIEILLISSEMENT ET L'APPORT DE CES RÉCITS À LA VISION BEAUVOIRIENNE DE LA VIEILLESSE

Une mort très douce est encore aujourd'hui un livre qui bouleverse. Il relate la fin de vie de la mère de Beauvoir, Françoise Brasseur, atteinte d'un cancer de l'intestin grêle. La prise en compte de la douleur physique et de la dignité des derniers moments de la vie ne seraient pas sans elle devenues des préoccupations d'aujourd'hui. Dans ce court récit l'auteure se concentre sur l'agonie et la mort de sa mère qu'elle a accompagnée, avec sa soeur, lors des jours de son existence, vécus dans une atroce souffrance, une totale dépendance aux autres et l'enfermement dans une institution médicale. La romancière a toujours affirmé que la mort est une « violence induite » (MTD, p. 152).

L'émotion croissante, la compassion et la révolte vont de pair avec un regard lucide sur l'horreur de la maladie qui ronge et désagrège le corps. Le titre se veut un paradoxe, une antiphrase, car il exprime la vérité que la mort reste relativement protégée. Par l'emploi de deux analepses, la narratrice résume la vie de la femme qui s'en va et dresse un bilan de ses rapports avec elle. Cette douloureuse rencontre finale favorise une réconciliation : la fille retrouve des sentiments pour la personne qui souffre et elle perd ses préjugés. Cette rétrospective permet à Beauvoir de dévoiler les défauts de sa mère et l'ampleur des malentendus qui les ont séparées ainsi que de montrer combien cet individu a été une victime de son milieu et de son temps²¹. Selon la psychanalyste Françoise Couchard, qui, sous un aspect anthropologique, analyse le problème d'une influence négative de la mère sur ses enfants, « La fille qui a vécu avec sa mère dans un *relation d'emprise* exacerbée, aura sans doute, [...] des difficultés à faire retour vers cette mère. [...] ce retour se fera après la réparation de l'image maternelle »²².

²⁰ A. Schwarzer, *Entretiens avec Simone de Beauvoir*, trad. D.I Mirsky, L. Marcou, Mercure de France, Paris 2008.

²¹ É. Lecarme, J. Lecarme-Tabone, *L'Autobiographie*, Armand Colin, Paris 1997, p. 231-232.

²² F. Couchard, *Emprise et violences maternelles. Étude d'anthropologie psychanalytique*, Dunod, Paris 1991, p. 205.

La lecture du récit encourage à réfléchir sur la vieillesse et la mort, cette thématique a été exploitée ensuite dans l'essai *La Vieillesse*. À part être le témoignage personnel de Beauvoir, le choix du problème de la vieillesse résultait non seulement de son âge ou de son intérêt pour un tel sujet, mais aussi de la volonté d'entreprendre sa propre recherche face à la politique française de la vieillesse, qui dans la période de 1960 à 1975, se concentrait sur le mode de vie des « personnes âgées »²³. Dans *La Vieillesse*, à l'aide de nombreux exemples, Beauvoir aborde le caractère concret des problèmes, politiques, sociaux, existentiels, philosophiques, psychologiques du vieillissement, de la mort dans les sociétés anciennes, primitives et modernes en France comme dans les autres pays occidentaux. L'essai dans sa première partie correspond à une vision engagée de la vieillesse, qui insiste sur le fait que cette période de la vie est une construction culturelle. L'auteure y démontre que la société se comporte d'une façon « dégradante », en traitant les vieillards comme des individus inutiles. Beauvoir apparaît ainsi comme un précurseur du combat politique des personnes âgées pour faire reconnaître leurs droits dans un monde qui exclut les anciens. Dans une seconde partie, l'auteure recourt à sa propre expérience ainsi qu'à des textes littéraires, afin de définir ce qui, selon elle, peut donner du sens à l'absurdité d'un monde impitoyable pour les séniors : l'engagement dans des projets au service des autres. Beauvoir étudie les relations que le « vieillard » entretient avec son image, son corps, le passé et l'avenir, elle permet ainsi de comprendre les attitudes des séniors par rapport à leur entourage et à la réalité. L'ouvrage beauvoirien met en relief la richesse des visages de cette tranche de la population et sensibilise aux inégalités sociales.

Simone de Beauvoir écrit que la vieillesse est entourée d'une conspiration du silence, elle dénonce la condition des personnes âgées. Grâce à ses commentaires, il est possible de connaître l'écrivaine qui parle de sa vie, de sa solitude, mais aussi de la sexualité, de l'amour. La célèbre philosophe s'attaque dans cet ouvrage à la société de consommation qui condamne ses vieillards à la misère, à la solitude, au désespoir :

« Les vieillards sont-ils des hommes ? À voir la manière dont notre société les traite, il est permis d'en douter. Elle admet qu'ils n'ont ni les mêmes besoins ni les mêmes droits que les autres membres de la collectivité puisqu'elle leur refuse le minimum que ceux-ci jugent nécessaire ; elle les condamne délibérément à la misère, aux taudis, aux infirmités, à la solitude, au désespoir. Pour apaiser sa conscience, ses idéologues ont forgé des mythes, d'ailleurs contradictoires, qui incitent l'adulte à voir dans le vieillard non pas son semblable mais un autre. [...] Qu'on le situe au-dessus ou en dessous de notre espèce, en tout cas on l'en exile. Mais plutôt que de déguiser la réalité, on estime encore préférable de radicalement l'ignorer : la vieillesse est un secret honteux et un sujet interdit. Quand j'ai dit que

²³ V. Caradec, *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement*, Armand Colin, Paris 2004, p. 18.

j'y consacrais un livre, on s'est le plus souvent exclamé : 'Quelle idée ! C'est triste ! C'est morbide !' C'est justement pourquoi j'ai écrit ces pages. J'ai voulu décrire en vérité la condition de ces parias et la manière dont ils la vivent, j'ai voulu faire entendre leur voix ; on sera obligé de reconnaître que c'est une voix humaine. On comprendra alors que leur malheureux sort dénonce l'échec de toute notre civilisation : impossible de le concilier avec la morale humaniste que professe la classe dominante. Celle-ci n'est pas seulement responsable d'une « politique de la vieillesse » qui confine à la barbarie. Elle a préfabriqué ces fins de vie désolées ; elles sont l'inéluctable conséquence de l'exploitation des travailleurs, de l'atomisation de la société, de la misère d'une culture réservée à un mandarinat. Elles prouvent que tout est à reprendre dès le départ : le système mutilant qui est le nôtre doit être radicalement bouleversé. C'est pourquoi on évite si soigneusement d'aborder la question du dernier âge. C'est pourquoi il faut briser la conspiration du silence : je demande à mes lecteurs de m'y aider »²⁴.

Comment expliquer la permanence du silence, le fait que les vieux sont socialement isolés, régulièrement maltraités ? Pour comprendre, il faudrait voir et entendre. Il n'y a jamais eu autant de personnes pour écrire ou déplorer qu'il y ait de plus en plus de vieux dans la population, et jamais aussi peu de vieux parmi nous, dans les lieux publics ou dans leurs familles. S'interroger sur la vieillesse aujourd'hui, comme Simone de Beauvoir le fit il y a quarante ans, c'est d'abord remarquer qu'il est un point sur lequel son constat n'est plus valable : aucun idéologue ne prétend désormais, même pour apaiser notre conscience, que les vieux puissent être de vénérables sages. On pourrait ici recourir à la théorie de l'action et au concept d'*habitus* de Pierre Bourdieu selon qui « les 'jeunes' [...] [auxquels on attribue] des propriétés [...] comme l'enthousiasme, le dynamisme [...] tendent à renvoyer les 'vieux' à la 'vieillesse' ; voulant prendre les responsabilités qui définissent les adultes. [...] La sagesse et la prudence que revendiquent les 'responsables' se retournent alors en conservatisme, en archaïsme, ou tout simplement, en irresponsabilité sénile »²⁵. Le sociologue précise que « La distinction bourgeoise se définit toujours, tant dans la manière de parler que dans la manière de tenir le corps, par la détente dans la tension, l'aisance dans la tenue et la retenue, combinaison rare [...] de propriétés antagonistes. [...] tandis que les juniors de la classe dominante et la nouvelle bourgeoisie dénoncent la rigueur crispée de la vieille bourgeoisie [...] et prêchent [...] le style de vie « détendu », la vieille bourgeoisie condamne le style de vie « relâché » de la nouvelle bourgeoisie et réclame, en matière de langage ou de moeurs, plus de tenue et de retenue »²⁶.

²⁴ S. de Beauvoir, *La Vieillesse*, Gallimard, Paris 1970, p. 600. Les citations suivantes de cette édition signées dans le texte (V, numéro de la page).

²⁵ P. Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Minuit, Paris 1979, p. 557.

²⁶ *Ibidem*, p. 358.

La Vieillesse constitue un document incontestable pour comprendre les personnes âgées, leur condition psychophysique ainsi que la place qu'elles occupent dans la société. Le portrait que Beauvoir en brosse est saisissant de vérité : « Que pendant les quinze ou vingt dernières années de sa vie un homme ne soit plus qu'un laissé pour compte, cela manifeste l'échec de notre civilisation : cette évidence nous prendrait à la gorge si nous considérons les vieillards comme des hommes, ayant une vie d'homme derrière eux, et non comme des cadavres ambulants. Ceux qui dénoncent le système mutilant qui est le nôtre devraient mettre en lumière ce scandale » (V, p. 13). Son entreprise a passé par la démythification des « mouvoirs » et des pensions de vieillesse qui ne permettaient ni de vivre ni de mourir. Dans cette oeuvre, la femme de lettres aboutit à une conclusion ambitieuse : « [...] c'est tout le système qui est en jeu et la revendication ne peut être que radicale : changer la vie » (V, p. 570). En abordant ce problème, Huguette Rodrigues-Rotheval a remarqué qu'après Montaigne, Ronsard, Montherlant et d'autres, Beauvoir a compris que la vieillesse rendait l'existence dramatique²⁷.

Il paraît très intéressant de saisir aussi la perception de la vieillesse à laquelle la mémorialiste s'intéresse et qui surgit avec force dans le portrait de deux de ses proches : sa mère dans *Une mort très douce* et Sartre dans *La Cérémonie des adieux*. La manière de narrer les événements, en gardant une distance objective²⁸, tant dans *Une mort très douce* que dans *La Cérémonie des adieux* est la conséquence non seulement de la vision que Beauvoir a de la vieillesse, mais aussi de ses propres préoccupations. *La Cérémonie* retrace la dernière décennie vécue par Sartre, de 1970 à 1980. L'essayiste y décrit les dernières activités de son compagnon et mentor, comme les conférences, manifestations et réunions des *Temps Modernes*, les ultimes voyages. Bien que cette période soit active, son partenaire se sent de plus en plus limité physiquement, à cause de ses problèmes de santé (entre autres sa demi-cécité, ses troubles artériels, son alcoolisme et tabagisme). Le titre *La Cérémonie des adieux* fait allusion aux paroles du chef de file de l'existentialisme au moment d'une séparation avec Beauvoir, avant des vacances : « Il a souri d'une manière indéfinissable et il m'a dit : 'Alors, c'est la cérémonie des adieux !' Je lui ai touché l'épaule sans répondre »²⁹. Aussi *La Cérémonie des adieux* traite-t-elle de la mort, fait le récit d'une fin stoïque. L'écrivaine conserve une objectivité de clinicienne afin de rester fidèle au projet réalisé dans son essai sur la vieillesse. Selon la critique, « ce livre prolonge une oeuvre d'essayiste, de romancière, d'autobiographe. Il en conserve la finalité et la manière : lever les

²⁷ H. Rodrigues-Rotheval, « Une voie singulière, celle de Simone de Beauvoir », *Revista da Faculdade de Letras do Porto*, Línguas e Literaturas, II série, vol. III, 1986, p. 248.

²⁸ J. Deguy et S. Le Bon de Beauvoir, *Simone de Beauvoir. Écrire la liberté*, Gallimard, Paris 2008, p. 93.

²⁹ S. de Beauvoir, *La Cérémonie des adieux*, Gallimard, Paris 1981, p. 35. Les citations suivantes de cette édition signées dans le texte (CA, numéro de la page).

tabous sur la vieillesse et la mort, dire la déréliction en refusant les consolations d'une belle écriture »³⁰.

Ces deux récits ont des aspects généraux et convergents : ils s'achèvent sur la mort d'une personne proche de Beauvoir qui accompagne ceux qu'elle aimait jusqu'à leur fin tragique. L'écrivaine, semble-t-il, a coloré un peu ses textes des sentiments personnels éprouvés envers sa mère et Sartre. La preuve en est le fragment qui suit d'*Une mort très douce* : « [...] cette fois, mon désespoir échappait à mon contrôle » (MTD, p. 43) ou bien un autre *passus* : « [...] ma vraie vie se déroulait auprès d'elle [la mère] et n'avait qu'un but : la protéger » (MTD, p. 103). Un autre trait commun des deux textes est que la vieillesse de la mère ainsi que celle de Sartre est vécue dans la maladie et l'auteure semble particulièrement intéressée par la déchéance corporelle ; en outre, Beauvoir présente sa mère et Sartre comme des êtres humains dépendant totalement d'autrui.

Le fait de relater le cheminement de sa mère vers la mort et de décrire les dernières années de son compagnon permet à l'écrivaine de s'exprimer sur sa propre vieillesse. Elle demeure convaincue que « la révélation de notre âge vient toujours des autres » et que « nous n'y consentons pas de bonne grâce » (V, p. 306). La « découverte » que notre semblable a vieilli provoque un choc : « Nous voyons nos proches *sub specie aeternitatis* et découvrir leur vieillesse nous porte aussi un coup. [...] La surprise est encore plus pénible quand il s'agit de gens du même âge que nous. Chacun a fait cette expérience : rencontrer quelqu'un qu'on reconnaît à peine et qui pose sur nous un regard perplexe ; on se dit qu'il a changé ! Que j'ai dû changer ! » (V, p. 306-307) ou une abomination : « C'est affreux ce corps qui vous lâche, alors que la tête est encore solide » (CA, p. 129).

La perte du contrôle de certaines fonctions naturelles et celle des capacités physiques entraîne un changement de vie, mais elles impliquent également une recomposition des relations interpersonnelles. L'écrivaine perçoit la vieillesse en tant qu'état de soumission par rapport à l'autre et le lecteur comprend que, si la personne aînée a eu la supériorité sur son cadet, la situation s'inverse à la fin de la vie. Beauvoir dépeint la fragilité de l'être humain pendant la vieillesse, ce qui n'est pas surprenant vu l'engagement et la détermination de l'auteure du *Deuxième Sexe* afin de défendre l'autonomie des sujets luttant pour la liberté.

Les deux récits s'appuient sur des faits réels, reconstruits par Beauvoir, les positions relatives de la mère et du compagnon de vie, qui ont forcément une influence sur la façon dont l'écrivaine perçoit et narre les événements, ne peuvent pas refléter sa vision de la vieillesse.

L'auteure soutient que la femme supporte plus difficilement que l'homme le processus de vieillissement, car elle est privée de sa féminité à cause de la méno-

³⁰ G. Idt, « La Cérémonie des adieux de Simone de Beauvoir : rite funéraire et défi littéraire », *Revue des sciences humaines*, 1983, n° 192, p. 25.

pause, tandis que l'homme vieillit continûment sans passer par cette étape : « [...] amusée ou amère, la sagesse de la vieille femme demeure encore toute négative » (DS, t. II, p. 476). Sa constatation de n'avoir jamais rencontré, ni dans la littérature, ni dans la réalité, de femme susceptible de « considérer sa vieillesse avec complaisance » : « Aussi bien ne parle-t-on jamais de 'belle vieillarde' ; au mieux, on dira 'une charmante vieille femme'. Tandis qu'on admire certains 'beaux vieillards' [...] ; les cheveux blancs, les rides ne contredisent pas cet idéal viril » (V, p. 315) fait penser que la femme vieillissante est plus vulnérable que l'homme « âgé »³¹. Toutefois, l'écrivaine dit *expressis verbis* le contraire et insiste sur le fait que c'est seulement à la fin de leur vie que les femmes acquièrent la sérénité et une lucidité aiguë : « Être vieux est au contraire beaucoup plus difficile pour les hommes. Parce que nous, les femmes – enfin je ne dis pas cela de moi qui suis à ce point de vue très privilégiée, mais des femmes en général –, nous ne tombons pas de bien haut. Nous avons toujours été maintenues à un niveau inférieur. Mais les hommes, qui se prennent pour de grands personnages, qui croient avoir du pouvoir et des responsabilités, pour eux, quand ils deviennent vieux, c'est terrible. C'est une véritable cassure. [...] Ils ne peuvent supporter l'idée que leur fils de 25 ans va prendre leur pouvoir, et ils sont entièrement brisés. Une femme, elle, peut plus facilement se rattraper. Ce n'est pas que j'aime le monde tel qu'il est fait aujourd'hui pour les femmes, mais il leur laisse plus de portes de sortie »³².

Les textes de Simone de Beauvoir ouvrent une nouvelle piste pour la recherche concernant la vieillesse, sensibilisent à la nécessité de chercher sa dignité humaine, son indépendance même étant âgé : « Du jour où la femme consent à vieillir, sa situation change. Jusqu'alors, elle était une femme encore jeune, acharnée à lutter contre un mal qui mystérieusement l'enlaidissait et la déformait ; elle devient un être différent, asexué mais achevé : une femme âgée. [...] C'est dans son automne, dans son hiver que la femme s'affranchit de ses chaînes » (DS, t. II, p. 466–467). L'écriture de Beauvoir vers la fin de sa vie suggère qu'elle a connu dans sa vieillesse une nouvelle sensualité au sens propre du terme. L'attention portée sur cette problématique souligne l'importance de son oeuvre qui se caractérise par le besoin de se raconter et de retrouver le passé afin de « communiquer avec l'humanité » (FC, p. 679)³³.

³¹ C. Attias-Donfut, « Vieillir au féminin », [in :] Fondation Eisai, *Quand est-ce que je vieillis ?*, PUF, Paris 2007.

³² S. de Beauvoir, « Entretiens avec Simone de Beauvoir », p. 94.

³³ T. Moi, *Simone de Beauvoir. Conflits d'une intellectuelle*, Diderot, Paris 1995, p. 374–384 « Vieillesse, mort et dépression ».

SUMMARY

In her works Simone de Beauvoir contemplates her own age, and this theme becomes dominant towards the end of her life. The passing of time leaves its mark on her literary output, which always reflects on aging and inevitability of death, especially in the autobiographical series. Beauvoir tries to come to terms with her old age and passing away by expressing her personal feelings and reflections on this topic. The author shares her anxieties with the readers quite openly. At the same time, by immersing herself in her own past, Beauvoir hopes to escape the exhausting present reality in search of events from her childhood and adolescence.

Beauvoir clearly struggles with her old age and is upset about her weakened and ill body. She loathes old age and the process of ageing, which is particularly challenging for a woman. In presenting the dying moments of her mother and life companion, Beauvoir tackles the question of her own old age and considers the social situation of the elderly.

The writer's reflections illustrate the original evolution of her works, the desire to present her *self* as an absolute. She responds to aging by writing and describing in words – which are 'eternal' – whatever haunts and hurts because of fading with time. Writing allows her to create something new to preserve her life's events, images, and experiences.

STRESZCZENIE

W twórczości Simone de Beauvoir refleksja nad własnym wiekiem wydaje się bardzo istotna, a pod koniec życia wręcz dominująca. Upływający czas w znaczący sposób odciska swe piętno na utworach pisarki. Stosunek do starzenia się i nieuchronności przemijania to motyw stałe obecny w jej twórczości, zwłaszcza w cyklu autobiograficznym. Pogodzenie się ze starością okazuje się wyzwaniem, pozwalając tym samym wyrazić osobiste odczucia i refleksje wobec własnego wieku i przemijania. Autorka dzieli się z czytelnikiem swoimi niepokojami w sposób zupełnie otwarty. Równocześnie poprzez swoiste zanurzenie się we własnej przeszłości ma nadzieję na oderwanie od męczącej teraźniejszości, poszukując zdarzeń z okresu dzieciństwa i młodości.

Wyraźnie źle znosząc starość, Beauvoir nie kryje swego przerażenia wobec osłabionego i chorego ciała. Odczuwa nieskrywaną awersję do starości oraz do procesu starzenia się – szczególnie trudnego dla kobiety. Przedstawienie ostatnich chwil życia matki oraz towarzysza życia autorki pozwalają Beauvoir podjąć otwarcie problem własnej starości z wyraźnym odniesieniem społecznym, związanym z sytuacją osób starszych.

Refleksje pisarki ilustrują oryginalną ewolucję jej twórczości, chęć ukazania własnego *ja* jako absolutu. Reakcją na starzenie się staje się pisarstwo, opisanie za pomocą słów, które są „wieczne”, tego, co prześladowa i boli, bo rozpływa się w czasie. Pisanie daje możliwość tworzenia czegoś nowego, by ocalić swe przeżycia, obrazy i doświadczenia.